

Laurence LABORDE

À CONTRE COURANT

Éditions Jean-Jacques Wuillaume - Trace ta vie
Collection découverte

Éditions Jean-Jacques Guillaume - Trace ta vie
Couverture : photo de Laurence Laborde
ISBN : 979-10-95373-56-8
Dépôt légal : février 2025

« Et je connais, moi, une rose unique au monde,
qui n'existe nulle part ailleurs sauf dans ma planète. »

« C'est le temps que tu as perdu pour ta rose qui
fait ta rose si importante. »

Le Petit Prince Antoine de Saint-Exupéry

Prologue

TORTUE

Le plus agréable c'est de se sentir portée par les vagues ou simplement par le mouvement de la mer. Tu t'allonges et ressens un apaisement, une douceur de l'eau sur la peau. Elle t'effleure et te tient en haleine jusqu'à te couper le souffle.

Tu t'enfonces sous l'océan, ne plus rien entendre que le son des sirènes, ne plus rien voir, ne ressentir que l'apaisement, le poids s'enlève automatiquement, tout devient plus léger. Tout redevient fluide. Merde je n'ai plus d'air, vite vite remonte remonte, tu touches le fond.

Quand tu n'as plus rien à perdre, plus rien à craindre tu pousses un grand coup et tu remontes. Je n'ai pas envie de remonter, je veux rester au fond, je veux rester danser avec ces tortues qui m'attendent qui me parlent. Elles nagent d'une façon majestueuse, d'un calme particulièrement rapide. En un mouvement de leurs membres, ailes ? Non, pattes ? Nageoires (ou palettes natatoires). En un mouvement tellement lent et tellement puissant, plein de grâce, elles avancent et dansent.

Je ne sors pas de l'eau tant qu'elles ne m'ont pas trouvée. Je sais qu'elles me parlent, elles me donnent la force de remonter, alors que je ne le veux pas tant

que ça. Je comprends carrément le beau Jacques Mayol.

Les sirènes m'appellent elles veulent que je reste en bas. Alors je reste un moment avec elles pour qu'elles m'emmènent dans leur monde l'espace d'un souffle. En restant assez loin pour ne pas déranger et assez près pour prendre leur force. Tant que je n'ai pas fait mon voyage je ne sors pas la tête de l'eau.

Une farandole de tortues, tu en suis une qui te mène à une autre, l'enfant te présente à sa mère, plus grande plus lourde, plus forte, elle semble en avoir lourd sur le dos pour pouvoir avancer.

Et c'est elle la plus rapide, la plus majestueuse. C'est elle qui te donne le pouvoir d'avancer de continuer, de ne rien lâcher. Je pousse sur les jambes, donne un grand coup.

Ma mère se prend pour une sirène. Elle fait la belle en sortant de l'eau, elle a toujours vu les tortues. À croire que les filles l'attendent. Moi je les regarde aussi, mais bon je les vois et c'est bon, je rentre.

Ma mère, elle veut nager avec elles, elle se croit dans La petite sirène. Une fois, des filles ont dit en la voyant sortir de l'eau, on dirait une sirène, elle y a cru.

Elle est tout au fond, pousse sur les jambes pour remonter et... aïe un oursin noir. Je n'aime pas me retrouver face à un oursin dans l'eau je préfère rester sur ma planche allongée à attendre les petites vagues.

Et voilà maman qui s'est fait piquer. On va l'entendre pendant un moment, à la croire elle s'est cassé le pied. Moi je sais ce que c'est de ne pas bien marcher...elle ça va durer une journée pas plus. Alors...

Chapitre 1

DIX ANS AVANT

J'ai eu la bonne idée de sortir un livre, enfin, d'écrire un témoignage. Je crois qu'il serait intéressant de pousser un peu la réflexion et de vous donner les modifs, d'il y a maintenant plus de dix ans. Je reviens alors sur le tome 1 de ma grande carrière d'écrivain. Et je vais détailler ou bien peut-être vous en dire plus ou d'une autre manière.

Je ne suis pas là pour régler mes comptes, on le sait, on me l'a dit déjà. « Ne prends pas ton livre pour un spot de règlement de comptes. Ça n'est pas l'endroit ». Il n'est pas lieu de prendre la plume pour régler les conflits intérieurs ou extérieurs. Il n'y a pas lieu d'aller chez le psy. L'écriture doit rester belle et, en tous les cas ne pas devenir revancharde, aigrie, ou maladroite, ce qui serait vulgaire.

C'est idiot de changer les noms dans un témoignage, sauf si le témoignage dérape. Mon témoignage ne dérape pas trop. Mon frère m'a engueulée à la lecture de mon livre.

– Tu aurais pu changer les noms ! On me reconnaît trop bien.

– Ah tu l'as lu ! Je suis touchée... Ça me fait vraiment plaisir.

C'est sympa de l'avoir lu, vous tous qui avez lu mon livre. J'avoue, vous avez été super. « *La tête hors de l'eau* » se vend bien, me disent les éditions internet. C'est sympa mais ça ne me suffit pas.

Il insiste :

– Je n'ai pas envie que l'on me reconnaisse, tu aurais pu changer les noms.

J'adore mon frère. Bien sûr.

J'adore mes frères et sœurs d'une manière générale. Je m'entends bien avec tous. On est cinq. Quand on était petits j'étais la « presque » plus grande, non pas l'aînée, la deuxième. Ou la seconde. Quand il y a une possibilité d'une troisième on dit deuxième. C'est pour cela que l'on doit dire la Seconde guerre mondiale. Bien qu'aujourd'hui « la deuxième » devient de moins en moins une faute de grammaire.

Cinq enfants, ça fait du monde, du bruit, des stupeurs des tremblements, des agacements, des rages. Ça fait aussi plaisir, rire pleurer. Une famille, tout simplement. Il est parfois plus prudent de ne pas passer nos vacances ensemble dans la même maison. Même si c'est beaucoup plus marrant, on peut vite finir par s'engueuler, voire même se détester. Ça peut vite partir en *live*.

Mon frère aîné dit que c'est moi l'aînée et non lui. Il est mature. Je suis élue d'office la grande sœur de quatre autres frères et sœurs. C'est un rôle que j'ai pris très au sérieux étant petite. J'étais celle sur qui on pouvait compter, celle qui surveillait les plus petits. Aujourd'hui parfois je me sens la petite. Celle qui a

des problèmes, celle qui a besoin d'aide, de soutien. Oui, du soutien.

Mais dans cette famille où les silences et les non-dits prennent une place imposante, il n'est pas toujours facile de trouver sa place. Je pense que c'est dans toutes les familles la même chose, ça doit être même le principe d'une famille au fond. Chacun de son côté l'on croit bien faire et bien penser. On fait comme si.

– Bien sûr que j'aurais pu les changer les noms et donc je vais le faire pour lui faire plaisir, mais la réalité c'est que si on te connaît j'aurai beau t'appeler Robert, Alfred, Nestor ou Amédée, si tu es mon frère et si tu tiens ce rôle dans mon récit, ceux qui nous connaissent vont te reconnaître.

Ceux que l'on ne connaît pas et j'espère que vous êtes nombreux à me lire (parenthèse), pour ceux-là ils s'en foutent, ça ne change rien pour eux.

Où est la fiction où est la réalité ?

Dans les deux cas on ne sait pas forcément. Alors je vais changer les noms, et le mystère n'en sera que plus accentué. Nous aurons Henri, Esteban, Amélie, Joséphine, Samuel, Yrieix, Jacques, Alie, Hari.

L'écriture donc, n'est pas un lieu pour renvoyer le coup de poing que tu t'es pris en pleine poire il y a tant d'années. Vous allez vous dire que je suis une sacrée rancunière, je n'aime pas ce mot. Il y a plein de mots que je n'aime pas. Celui-ci est vulgaire, je trouve.

Mais il faut bien dire que, à mon grand désespoir, il m'est ancré dans la tête des images, des paroles que je ne parviens pas à enlever. Alors que tant d'autres moments plus agréables s'éloignent, ceux-là je ne parviens pas à les retenir.

Sur la route des vacances une petite fille de cinq ans est allongée sur le sol, des parents affolés se pressent autour d'elle, ils lui font du bouche-à-bouche, un massage cardiaque basique comme on en voit dans les mauvaises séries américaines. Un massage cardiaque vu dans *Urgences*, vu dans *Grey's Anatomy*. Est-ce qu'elles pourraient servir, un peu, ces séries américaines. Ce n'est pas faute de les avoir regardées. Enchaîner les séries, faire du *binge watching* et non du *binge drinking*. D'une manière ou d'une autre on enchaîne les *Binge*.

Mais là il y a bien une *binge urgence* et on est dans la réalité. Où sont les secours ? Pourquoi elle ne connaît pas les gestes qui pourraient sauver sa fille ? Ils lui soufflent dans la bouche, (elle a bien vu ça quelque part, est-ce comme ça que l'on fait), en espérant que la respiration reprenne.

Ça ne marche pas, l'enfant ne respire toujours pas. L'enfant devient violet. Que faire ? Que faut-il faire ? Comment s'y prendre ?

Je ne sais pas. Je n'ai pas appris à la maternité les gestes qui sauvent. On nous rebat les oreilles avec les formations premiers secours obligatoires sans nous les proposer ou nous les imposer lors de la préparation à l'accouchement, tout simplement.

Pourquoi faut-il qu'on soit dans la norme ? Les oreilles, le nez, les espaces entre les yeux dans la norme, la norme. Cette perfection requise et tant attendue chez un enfant. La norme, voilà le mot, le dieu des mots qu'on me jette à la figure. Le docteur en génétique sort son centimètre, oui un centimètre. Le même que celui de la couturière qui sait faire de belles robes, cette même couturière qui a fait ta robe de mariée. Souviens-toi c'était il y a déjà très longtemps. Le généticien sort un centimètre et mesure l'écart qu'il y a entre le début du nez et l'œil. À droite, puis à gauche. Il mesure aussi l'espace qu'il y a jusqu'à l'oreille droite, puis l'oreille gauche. Les plis dans les mains. Bon, ça on connaît déjà. C'est pas bon signe un enfant qui n'a pas tous les plis dans les mains. Il vérifie les plis dans les oreilles, je ne connaissais pas. Tant de choses que nous ne connaissions pas encore. Tant de choses tellement loin qui vont devenir tellement usuelles. Un quotidien qui change d'un coup. Et ce crâne.

Dès que l'on voit un médecin, il se dit qu'il y a un problème avec ce crâne. Sauf que l'IRM est normale. Donc pas de problème. Non, je rectifie : L'IRM est normale, donc pas d'explication. Le problème, lui, il reste. Pourquoi ? Les grands frères assistent à ce spectacle, affolés sous le choc.

« Adieu Alie », écrit Jacques, huit ans, sur le sol sableux. Pi, leur père, et moi, nous leur disons,

sans grande conviction, que ce n'est pas grave, que tout va s'arranger. Mais je leur ai fait peur. Car j'ai eu très peur. J'ai cru qu'elle mourait. Nous l'avons tous cru, tous vécu. Ses lèvres sont devenues violettes tout de suite. Pourquoi là ? Pourquoi maintenant ? Pourquoi si petite ? On ne connaît pas, on ne sait pas ce qu'il faut faire. Fuir. Partir. Laissez-moi m'enfuir. Tu ne peux plus t'enfuir.

Après un passage obligé à l'hôpital toute une nuit, après tant d'examens. Ils ne voulaient plus nous laisser partir. Je revois encore l'air effrayé de l'infirmière de nuit devant ce spectacle. Alie qui ne tenait pas sur ses pieds. Ne vous inquiétez pas madame l'infirmière, c'est normal. Il fallait que je prévienne la famille. On ne peut pas partir avant qu'ils lui aient fait un scanner. J'apprends plus tard lors du mariage (il y avait plein de médecins) que le scanner c'est pour vérifier qu'elle n'ait pas une tumeur. Écoute, tant mieux. Disons-le comme ça avec le meilleur recul et le plus beau sang-froid.

Mais c'est rien une crise d'épilepsie me dit mon père le lendemain matin. Comment ça ce n'est rien ? c'est la pire chose que j'ai jamais vue. Mais non, ça n'est rien du tout. C'est bien moins dangereux qu'une crise d'asthme.

Partez de l'hôpital, prenez la route, tout va bien maintenant que c'est fait. Ah bon, c'est dingue d'entendre ça. Et si mon père le dit, je le crois. On fait *fissa* les examens et on trace la route.

Nous arrivons au mariage de mon frère avec un tout petit retard. Nous nous sommes bien fait remarquer, encore une fois. En jean et tongs nous sommes arrivés tels des héros sains et saufs tant attendus par toute la famille réunie. Pas besoin de faire des essayages de robes courtes ou longues, orange ou jaune. Un jean fit bien l'affaire. Le bonheur. Nous avons rejoint la fête dans cet endroit lumineux, sur la plage, merveilleux. J'en ai profité pour respirer l'air pur qui me manque, l'air de la mer. Il va falloir se requinquer,

– Prends des embruns.

– Ok mais je vais aussi prendre un peu de champ.

Le voyage suivant (ainsi que tous les autres à venir) sera rempli d'un stress atteignant son paroxysme, atteignant toute la famille d'ici et d'ailleurs, au-delà des océans. Aucun d'entre nous, adultes ou enfants, ne peut s'empêcher désormais de penser qu'Alie peut encore faire une crise d'épilepsie.

C'est-à-dire, on verra bien, je ne peux pas vous dire qu'elle refera une crise, je ne peux pas être sûr de ce qui va arriver ou ne va pas arriver. Le médecin te rassure. Je vous entends sourire. Nous passons une année de vigilance avec et puis sans inquiétude particulière, à part que l'enfant doit être accompagnée dans l'eau par une tierce personne.

Ça complique encore un peu le travail de la maîtresse pour l'activité piscine. Si l'accompagnateur est absent, elle ne peut pas aller dans l'eau. Alors, telle une mère dévouée, j'accompagne les enfants

dans l'eau, cette eau que je ne veux plus quitter, de cette eau salée dont je ne peux me passer.

Bon là c'est plus une eau chlorée, la javel dans les couloirs, les petits carreaux tous décollés, cassés, ou presque. Un avant-goût d'exotisme.

Nous arrivons dans les ralentissements, Alie dort depuis un petit moment. Voilà qu'elle se remet à crier dans son sommeil et boum les yeux révulsent, elle se raidit. On y est, dans la crise. Pi s'arrête, avec sang-froid, je descends, j'ouvre la porte, je sors Alie de la voiture, je la mets en PLS, maintenant je connais. Facile. Je vérifie qu'il ne faut pas aller chercher sa langue, je ne sais trop où, Dieu merci y a pas eu besoin, car ça c'est quand même le *level* au-dessus.

Et voilà, bravo je n'ai pas pris le valium qu'il faut lui injecter. Mère indigne. Je suis vraiment nulle, pourquoi je ne l'ai pas pris. J'y ai pensé pourtant et puis, je me suis dit mais non, c'est bon tout va bien, y a pas besoin, elle n'a pas refait de crise.

Quand on veut pas on veut pas. Pas le choix, il faut faire sans le valium. De toutes les façons je ne me souviens plus comment on l'injecte. Et puis le professeur m'avait dit de m'entraîner et bien sûr j'ai zappé, je n'ai encore pas fait mes devoirs à la maison. Mauvaise élève que je suis.

Garde ton sang-froid, pas de panique !

Voilà tout va bien. Alie, ça va, réponds-nous ! On appelle les pompiers, un homme s'arrête passant par-là, par chance pour nous aider, elle finit de

convulser assez vite. Elle récupère très, trop, lentement. Alie, réponds, tu nous entends ! Où part-elle que se passe-t-il dans sa tête petite ou grosse ! Elle finit par reprendre ses esprits, les pompiers autour d'elle, qui lui prennent sa tension. Là, elle comprend qu'il est arrivé quelque chose, elle se met à pleurer, elle ne veut pas encore les pompiers, non pas les pompiers. S'il vous plaît pas les pompiers. Ses frères sont apeurés, encore. Jacques essaie de faire diversion, de donner le change pour éloigner cette peur qu'il a déjà connue il y a un an, et tombe dans le fossé. Se fait piquer par des orties.

Les ados ont eu très peur aussi, ils sont sous le choc, ils en ont marre de ce stress. Je les comprends. Tellement. Qu'elle arrête de nous emmerder celle-là avec ses crises, elle nous gonfle. La compassion de l'adolescent est grande. Et nous revoilà allongées dans le camion de pompiers. On repart, dans l'autre sens.

Les larmes arrivent, elles coulent toutes seules. Je sens cette eau salée sur mes joues dans ma bouche, je les attrape au vol.

Pour une fois, nous n'étions pas décalés comme on l'est d'habitude, pour une fois nous avons un semblant de normalité. Une banalité rassurante qui n'a pas duré. Voyant de grosses larmes arriver dans les yeux de la maman, le pompier donne en vitesse à Alie un insigne de pompier, un écusson, ça a marché, j'ai bu mes larmes et me suis tue.

Il va pourtant falloir que j'évacue tout ça, mais ce ne sera pas pour tout de suite.

Hôpital de Bron, dans la banlieue de Lyon, c'est là que nous allons aux consultations, hospitalisations et autres passe-temps favoris. On connaît par cœur. Malgré la priorité de notre cas, nous attendons bien une heure. Certes ce n'est pas long pour des urgences. On va pas se plaindre non plus.

On va être un peu en retard, désolés. Oh non, c'est pas vrai c'est pas possible, mais que se passe-t-il dans sa tête, pourquoi cela ré-arrive-t-il au même endroit dans les mêmes conditions ? La voiture, la chaleur, l'excitation d'une situation qui sort du quotidien. Pourquoi ? Bien sûr nous n'aurons pas de réponse, on ne sait pas. Il n'y a pas d'explication, il faut refaire un EEG et revoir le professeur. Nous avons repris la route le lendemain. Route sans encombre, ni valium ni bouchon.

De quoi se plaint-on ?

Pour rien au monde on ne changerait de destination. Nous devons garder le cap. *Pliss Foss Pa Moli* (Sois fort tiens bon en créole)

Chaque lendemain, après une course fractionnée, une séance de peinture, un perfectionnement au crawl, une bonne dose d'endorphine et peut-être aussi grâce à un ange, à une perle, ou bien à cette médaille de Notre-Dame de Cotignac, à Santa Maria de Guadalupe ou encore à cette eau de Lourdes, dont nous remplissons des bonbonnes, je reprends des forces.

Pour essayer de comprendre ce qu'il se passe dans la tête de ma fille.

L'apprentissage aux gestes de premiers secours s'imposa fort simplement.

Toute la famille en plein mois d'août, en pleine chaleur en plein cœur de Capbreton.

Dans une petite salle exposée au soleil, étouffant. On a failli s'évanouir et avoir à gérer un cas pratique en direct. Jacques un peu jeune encore, a accepté malgré son âge. Sur un mannequin faisant trois fois sa taille, il fait le bouche-à-bouche après avoir crié à l'aide.

Avec ce que l'on a vécu. Avec ce que vous avez vu.

La crise d'épilepsie d'Alie. Le fait qu'elle soit inconsciente. C'est une chance pour vous de connaître ce genre de situation. Vous pourrez le gérer avec sang-froid si cela arrive de nouveau autour de vous. Ouais, c'est ça, on a de la chance, rétorquent les ados.

Tout le monde devrait le faire. Dans certains pays c'est obligatoire. Dans certaines écoles en France, aussi, cela se fait. N'est-ce pas aussi important que de savoir combien fait le nombre π ? La prochaine fois nous faisons l'intervention en mer. Sur les plages landaises réputées pour leur danger, c'est une bonne idée. Parce que c'est utile, parce que c'est adapté aux vacances.

Je dois courir, me défouler. Je me suis mise à courir pour eux, pour mes enfants qui ne le peuvent pas. Puisque je ne peux pas me mettre à leur place. Je ne

peux prendre leur handicap. Je le voudrais tellement.

La force dont j'ai besoin, je vais la puiser dans l'endorphine.

Première course, premier trail, début d'une longue série, l'Urban Trail dans la ville comme son nom l'indique ; puis trail dans les montagnes, dans les forêts tropicales, en bord de mer. De paysages incroyables en paysages indescriptibles.

Tu montes tu descends tu montes tu descends les pentes de la Croix-Rousse les montées de Fourvière, tu passes le plus rapidement possible, cette fois, devant la Vierge, pas de genuflexion pas le temps. Et nous voilà parties, partis pour 23 km, parfois 10 parfois 15 ou encore 21. Lors des premières courses, enfants et mari étaient à l'arrivée. C'était beau, ça ne dura pas, ce qui en fut la beauté ; sa rareté.

L'urban trail se transformera en trail sur la Montagne Pelée, la Mythik entre les villes du Précheur et de Grand Rivière, la Driv du Manikou à Saint Joseph deviendront mes nouvelles plateformes de dépassement.

Je n'ai pas manqué de faire stresser mon mari dans certaines de mes courses, finissant dans les racines de palétuviers, sur une pente plus raide tu meurs. Pour sortir du trou, de la pente, si on ne te tend pas la main tu y restes, car la descente est tellement abrupte qu'il est impossible de remonter seule. Il faut même imaginer avoir chaussé les skis, « Mets tes skis parallèles », (ça vous rappelle des souvenirs) pour ne pas poursuivre la descente à pleine allure.

Je n'ai pas encore couru le marathon. Il faut que je le fasse. Je vous le dis aujourd'hui. Je le dis devant témoins. Je l'ai largement déjà promis, juré, craché, avec un coup dans le nez. La légère ébriété t'envoie sur Paris la plus sévère carrément à New York voire même sur la muraille de Chine. Ou peut-être sur le marathon du Médoc pour voir.

À ce jour je n'ai pas tenu mon engagement.

Suis-je en train de fuir quelque chose. Il faudra bien au moins un marathon pour que l'on m'attende à l'arrivée si toutefois j'y parviens. Va pas falloir que cela devienne une habitude. *Cours, Forrest, cours !*

Elle va y arriver, nous allons y arriver. Sans perdre patience, ou sans trop en perdre.

Chaque jour passé est un grand pas, un énorme progrès, elle avance, lentement mais sûrement je l'espère. Malheureusement les enseignants ne sont pas formés et ne sont pas compétents pour accompagner une enfant différente. Les pleurs reviennent vite.

La société dans laquelle nous vivons n'aime pas beaucoup le handicap. Oh non vous dira-t-on pourquoi tu dis ça ? Les choses évoluent quand même. Certes, la société évolue mais quand tu es dans le handicap, tu te rends compte que ça n'est pas une révolution. Cette société a peur, elle ne sait pas gérer la différence. Pourtant, il ne faut cesser de féliciter Alie parce que c'est mieux.

C'est mieux que rien.

– Comment ça va Alie ?

– Mieux !

On reste sans voix devant une telle présence d'esprit. Elle va tous les jours un peu mieux, c'est elle-même qui le dit. Elle souffre. Elle se rend bien compte de son retard, tant moteur qu'intellectuel. Les enfants sont gentils avec elle mais ils n'ont pas le temps de l'attendre. Elle tombe. Elle ne se fait pas toujours mal. Mais parfois elle tombe avec une telle violence qu'elle en devient toute pâle. C'est dur.

– Arrête de tomber Merde, y'en a marre, fait attention, mets tes pieds à plat, à plat les pieds, pas sur la pointe.

– Arrête de l'engueuler, elle n'y peut rien.

– Je m'en fous, elle n'a qu'à faire attention.

Elle ne regarde pas où elle va, forcément elle tombe. Une crise entre mon mari et moi, avec, selon le jour dans le rôle du tortionnaire, lui ou moi. La crise entre nous deux peut durer un moment, on ne casse pas les assiettes mais on n'en est pas loin. Il faut qu'on évacue notre stress, notre tristesse de voir notre enfant souffrir. On aimerait comprendre. Savoir pourquoi. Lui, moi. Faut-il un responsable

Une fois la tempête passée, le calme revient. C'est ça aussi un mariage, un bateau dans une tempête, une grosse tempête. Alie a du mal à se faire comprendre. Les gamines de son âge la reprennent sur son vocabulaire, gentiment bien sûr. J'ai le cœur fendu. Je crois que l'on dit le cœur serré, chez moi, il est fendu. On dirait que les mots restent bloqués. Ils n'arrivent pas à sortir. À ce jour le diagnostic semble se rapprocher de la dysphasie. Enfin un diagnostic posé, sauf que ça ne durera pas. Ils ont changé d'avis, en-

core et encore. Les médecins ne savent pas grand-chose, cela me prend du temps pour le comprendre. Je n'ai pas fait dix ans d'études.

– Écoute non c'est pas forcément ça le diag. On va trouver autre chose. Les parents ? non, ça va t'inquiète ils gèrent et puis nous on ne gère pas les parents. Ils se démerdent. On a assez à faire comme ça. Et si on ne bosse pas sur le sujet, les choses ne progresseront pas.

Nous avançons au rythme de ces troubles, moteur ou langagier, troubles des apprentissages, et de l'attention, et, et, et des pleurs qui, finalement, ne cesseront pas de toute l'année.

Au milieu d'un jeu de quilles pour les médecins, si attentionnés, ou pas, soient-ils.

Toute l'année elle a pleuré au moins une fois par jour. Elle ne pleure pas pour aller à l'école. Non. Elle pleure à l'école. Dans la classe. Mon cœur saigne. Je veux, fuir, aller loin. C'est un nouveau souffle qu'il me faut. Je suis allée loin, je fuis tous les jours que Dieu fait. Ma résistance s'effrite, l'avenir devient brumeux. Vais-je encore essayer un nouveau sport ou un nouveau boulot, ça n'est pas impossible. En vrac, rien ne me fait pleurer. Nous traversâmes l'Atlantique. Pas à la rame. J'ai voulu fuir. Nous avons fui.